

*Hélène Marienské*

## **Rhésus**

**PRIX DU 15 MINUTES  
PLUSTARD**

**MENTION SPÉCIALE  
PRIX WEPLER  
FONDATION LA POSTE**

**PRIX MADAME FIGARO  
LE GRAND VÉFOUR**

Rhésus



Hélène Marienskié

# Rhésus

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2006  
ISBN : 2-84682-160-7  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

## SELON RAPHAËLLE

Elle ne sait pas encore comment elle va me tuer.

Elle attend.

Elle attend, je sais, que je dorme enfin. Comment fera-t-elle son coup ? Je la verrais bien appliquer l'oreiller sur ma vieille tête, s'asseoir dessus. Je gigoterais combien de temps : trois, quatre minutes ? Même pas : elle m'aura sans doute assommée d'abord d'un coup ferme sur l'occiput. Elle me préfère docile.

Ou alors un coup de cutter, une entaille à la naissance du cou. Il suffira de suivre le pointillé de la ride. Elle ne m'a jamais pardonné d'avoir vieilli.

Elle foutra peut-être le feu, une bonne fois pour toutes.

Qu'elle se débrouille, je suis fatiguée.

*(Je vais laisser traîner ce papier.)*

*Trois jours après ?*

Elle a trouvé mieux, finalement. Hériter d'un appartement calciné, ça ne faisait sans doute pas son affaire... Le duplex sera tout de même très beau, quand j'aurai débarrassé le plancher. Grand, surtout. Aujourd'hui encombré par mes « choses », comme elle dit. Je vois ça d'ici. Un petit rafraîchissement, et puis des harmonies de noir et blanc, un esprit très zen, quelques meubles italiens, sobres, ce sera bien, ce sera radical.

Maintenant, je note tout ce qui m'arrive. Ça peut toujours servir.

Elle a fait ça tôt un matin, le matin me prend toujours de court. Ça a été vite réglé, j'étais encore à moi-

tié endormie. Elle m'a servi du thé, la chérie, elle a posé un plateau sur la table de nuit. Le journal, des viennoiseries et des confitures, que d'égards.

Je n'allais tout de même pas lui faire le plaisir de mettre mon dentier devant elle.

– Je prends Baboune ?

– Non, ils ont été catégoriques. Je sais que tu l'adores, mais.

Ça commençait. Ma fille allait aussi laisser crever la chatte.

Je n'ai pas commenté.

Je me suis poudrée, parfumée. Je suis passée dans le dressing, j'ai glissé le petit revolver dans mon sac. Ça aussi, ça peut toujours servir. J'ai choisi un tailleur clair avant d'enfiler mes bagues. J'ai pris mon temps, une à chaque doigt ou presque. Un manteau bien chaud.

Je me disais : comment me traiteront-ils, comment vont-ils me ratatiner ? Combien de médicaments me feront-ils ingurgiter de force, moi qui ne prends rien ?

Aussi : j'espère qu'ils mettent les alzheimer à part.

Faudra que je me tienne bien sage, si je ne veux pas qu'on m'euthanasie.

J'étais prête.

Ingrid d'un geste tendre m'a passé un châle sur les épaules, chaud comme un linceul, m'a accroché le bras et guidée vers l'ascenseur.

Un tour de clé. Adieu, le quai des Célestins.

Adieu, tout.



*Mardi, 11 heures du soir*  
*Hiver, autour de novembre je crois*

Maintenant, j'attends.

*Lundi, avant Noël*

Muret vient les lundis et les vendredis.

Mme Cadot = Gisèle / Deux enfants au moins, adultes.

Vieux et vieilles :

Claudine Arsine (c'est celle qui a des boutons jusqu'aux oreilles).

Aquitaine (pédant (pédé?), immense, maigre, avec une moustache et de grands airs).

Ténorio (le bellâtre). Il regarde toutes les femmes comme des déesses. Il n'entend que de l'oreille gauche.

Morel (chauve avec juste la houppe, comme Riquet).

Impossible de retenir le nom des autres vieilles. Je le mélange. Je leur dirai « Madame ».

Théralène : pas plus de 15 gt sinon gaga tout le matin.

Tenir, ne rien montrer, pas d'attendrissements.

*Le dimanche d'après*

Le deux-pièces est correct, mais pas assez chauffé. Je vais en parler à l'intendante. Apparemment, tout passe par elle.

Les fenêtres donnent sur un parc. C'est tout blanc de neige. Ingrid a fait venir mes meubles et un carton de livres. Il faut que je lui demande des vêtements, je porte le même ensemble depuis presque un mois. Fille indigne.

Quand on m'a reçue, le premier jour, on m'a dit que j'allais avoir de la visite. Un quart d'heure après, le docteur à frisettes était là. Je me suis dit, cet homme, il faut que je retienne son nom. Il s'appelle Muret. Il a un sourire de Chinois. Et il sourit même pour vous dire le pire, cette tête à claque. Il pue. Il m'a déclaré : « Ici vous serez bien prise en charge. » Il s'obstinait dans des airs sympathiques. Je lui ai expliqué que je ne prends rien, sauf des trucs pour dormir, et encore pas toujours. Il dit qu'il faudra faire un bilan.

Un infirmier l'a suivi peu après. Ludovic. Il s'est obstiné à me parler du bassin, et à quelle heure, et comment, et faire bien attention de ne pas salir sinon la femme de ménage, faut la comprendre... comme si j'avais du mal à me débrouiller toute seule. J'ai l'air si vieille que ça ?

Il n'a pas l'air franc, ce jeune homme, avec ses bassins.

Visiblement, ça arrangerait tout le monde que je sois malade, une bonne fois pour toutes.

Mais non, je suis en forme; je marche dans les couloirs, je me bouge. Dès que j'aurai mes affaires, je sortirai. Je ferai des footings, j'ai vu cet échelas d'Aquitaine, l'autre matin.

Le moral est encore mauvais. Il zigzague du moyen au très bas avec des pointes dans l'apocalyptique, mais c'est normal. Ça va passer, j'en ai vu d'autres.

Heureusement, j'écris dans ce carnet. Ça me maintient.

*Lundi, janvier 2004*

Il ne se passe rien.

*11 heures*

J'ai froid.

J'ai fait envoyer un télégramme à Ingrid : qu'elle m'envoie Baboune, au moins. Mme Cadot m'a

dit d'accord, à condition qu'elle reste dans mon appartement.

*Tard*

Je n'ai jamais tellement écrit. Les lettres sont très grosses, maintenant, à cause de mes mains et de leurs rhumatismes. Mais tant pis, comme ça, je peux me relire.

*Mardi*

Au restaurant, il y a deux clans. Celui de Mme Galuchat, et celui de Claudine Arsine. Du côté de la Galuchat, il n'y a que des femmes, à part un ou deux vieux complètement ratatinés. De toute façon, je m'entends beaucoup mieux avec Arsine. Elle me fait mille civilités. Peut-être à cause de mon nom, qui fait chic. Peut-être qu'elle pense que je suis une baronne ou une princesse. On a toujours dit de moi que j'avais beaucoup de distinction... En fait, mon pauvre mari était vicomte. L'argent venait de ma mère, mines de Carmaux. Tout a périclité, mais il y a de beaux restes, immeubles, placements. Rochefide a toujours été de bon conseil, il a carte blanche depuis la mort de Louis.

*Autre mardi*

Depuis que je suis arrivée, Arsine m'a proposé plusieurs fois de dîner à sa table. Aquitaine parle

tout le temps derrière ses moustaches, je connais tous ses exploits. Il m'agace déjà. Léonce est amie avec Arsine. Elle a un petit mouvement de tête qui dit « oui, oui, oui » tout le temps, pendant qu'Arsine semble répondre « non, non, non ». Je ne sais pas laquelle des deux bave le plus. Léonce avale dévotement toutes les pilules qu'on lui donne, que dis-je, elle les gobe. Je crois qu'elle est idiote depuis toujours. Elle a le regard vide et plus du tout de cils. La plus à plaindre, c'est l'Arsine : des chevilles, la pauvre... Gonflées, larges comme ses cuisses.

Morel et Ténorio disent du mal de tout le monde, surtout de Mme Cadot, l'intendante, et de Céleste Fontechevade. C'est une romancière, paraît-il. Ils en parlent comme d'un monstre.

D'une manière générale, ça ne vole pas haut. Il n'y a qu'une chose qui les passionne : ce qu'ils vont manger, et que ce soit pile à l'heure. Des ventres. Jamais contents.

Je ne peux tout simplement pas croire qu'on m'ait planquée ici.

### *Feudi*

C'est très chiant, de vieillir. C'est peut-être pour nous préparer à mourir. Qu'on ait moins de regrets, qu'on se laisse partir.

Mais ça ne marche pas, mourir aussi me fait chier, plus que jamais. Évidemment, si Dieu existait,

ça ferait moins vide. Donc, Dieu, si tu veux te manifester, c'est le moment.

Regarde, je me mets à genoux.

*Vendredi*

La coiffeuse est passée. Elle vient dans les chambres. Elle m'a fait ma mise en plis. Elle a trouvé que j'avais de beaux cheveux. Si elle m'avait vue, avant...

Il y a un nouveau, Hector (Hector Torregrossa, si j'ai bien compris). Il a l'accent de Marseille.

Ça a fait toute une agitation, quand il est arrivé. Il paraît qu'il y avait des journalistes, je n'ai rien compris à cette histoire. Je suis descendue une minute, pour voir. Bof.

Mais ça ma permis de voir Mme Fontechevade, dont tout le monde parle ici comme d'une redoutable. Appuyée sur sa canne à rubans, elle m'a regardée de pied en cap : un maquignon ! J'étais mal à l'aise et silencieuse comme une enfant en pénitence. Il paraît qu'elle a été un écrivain reconnu, qu'elle a eu le Goncourt ou quelque chose comme ça, mais qu'elle n'a plus rien fait depuis. Ça lui aurait causé comme une dépression, et on raconte qu'elle dort tout le temps. Je ne sais pas si c'est vrai, cette maison est pleine de légendes.

Elle m'a déplu, avec ses grands airs. On n'en est plus là, si ?

*La nuit*

Ça y est, j'ai trouvé une cachette pour ce cahier. Je note tout, j'ai la mémoire comme un lapin.

*Samedi 17, 6 heures du matin*

Je n'ai pas dormi. J'ai beau essayer de chasser toutes les idées qui m'assaillent, ça tourne et retourne là-haut. On m'a enfermée ici, et c'est comme si on m'avait mise en prison avec une peine de perpétuité. C'est exactement ça : je ne sortirai d'ici que morte. Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal, bordel à queue, à part être un peu plus vieille tous les jours? Je me débrouille toute seule. Je suis autonome, comme ils disent. Il faut que je voie comment sortir d'ici. « The sooner, the better. » J'ai essayé d'avoir Rochefide, mais c'est toujours une secrétaire ou un répondeur. Je ne dis rien, je veux l'avoir directement.

*Midi, pas faim. Je ne mangerai rien*

Dans ma tête se bousculent toutes les scènes d'avant, à Paris. À la fin, Ingrid m'accusait de tout : que je laissais le gaz ouvert, que je perdais mes clés, que je montais sur l'escabeau comme une vieille folle pour enlever la poussière sur le cadre des tableaux. Mensonges. Calomnie. J'encombrais, quoi. Je n'ai pas vu venir la ruse. Elle a bien caché son jeu, toute mielleuse, comme si elle se souciait tendrement de sa maman... Je n'ai pas compris ce qu'elle complotait

SELON RAPHAËLLE

avec Dubois, le cher docteur qui me faisait tant de courbettes.

Remâcher tout cela me met en rage.

Si Ingrid était devant moi, je la tuerais sans hésiter, et avec plaisir.



*7 heures*

Ou alors, je vais me tuer.

*Vendredi fin janv.*

Ingrid m'a fait porter mes cartons. Évidemment, elle a gardé Baboune.

Je décore, c'est mieux que de tourner en rond. J'ai mis un tableau sur le miroir de la salle d'eau, pour le cacher. Je suis devenue trop laide.

Je ne me maquillerai plus.

Le petit docteur passe toutes les semaines, deux fois. Il frappe un coup sur la porte, et je n'ai pas le temps de dire « entrez » qu'il est déjà dans mon dos.

– Comment elle se sent, notre Raphaëlle, il m'a fait, en plongeant son menton dans son cou et en se frottant les mains. Il souriait, l'œil dans le vague.

– Bien, docteur, j'ai reparti, elle va parfaitement bien.

Il y a eu un silence. « Elle vous remercie », ai-je ajouté. Je regardais par la fenêtre.

Je lui demande, à lui, comment il va ? Je l'ai sonné ?

C'est normal d'être un peu déprimée, il a fait tout doucement.

Petit con. J'ai été très ferme. Je lui ai expliqué que j'avais à faire. J'ai ajouté que quand j'aurai besoin d'un médecin, je le lui ferai savoir.

C'est un choc narcissique considérable, l'arrivée en la maison de retraite, Raphaëlle, c'est normal de se sentir un peu *down*. Tout le maillage relationnel s'effondre.

Il y tenait, à sa petite chanson. Il souriait de plus en plus, le Freud du Manoir, toujours le regard ailleurs...

Je n'ai jamais supporté la familiarité des inférieurs.

Il avait visiblement très envie de me donner des médicaments. Je n'ai plus assez de muscles pour mettre aux gens des coups de pied dans le cul. Alors j'ai souri, et j'ai attendu, sans parler. J'ai tellement souri qu'il a fini par sortir.

*Lundi*

Je ne sers plus à rien.

*Vendredi*

Hector mange tous les midis à notre table.

*Samedi*

Tout le monde ne parle que d'Hector Torregrossa, ici. C'est une vedette.

On l'appelle Toro.

Au début, ça m'étonnait de voir un homme pareil ici, et je ne voulais même pas lui adresser la parole. Il ne ressemble pas du tout aux autres. Il est très mal élevé. Il vous coupe à tout propos, sans s'en apercevoir. Il mange salement. Il ne sait pas tenir les couverts. Et il fait de ces bruits... c'est un poème. Mais je l'aime bien, il rit tout le temps.

*Le soir*

Je connais l'histoire d'Hector. Il m'a tout raconté. C'est moi qu'il préfère, ça se voit tout de suite.

Sa vie a changé il y a quelques années, en novembre 2001. Je rapporte les faits comme il me les a présentés. Je ne sais pas si tout est vrai, il arrange peut-être, pour m'amuser. Je ne m'en plains pas. Un samedi, il buvait l'apéritif avec des amis dont il parle souvent, Ferri et Lino. C'était son anniversaire (quatre-vingt-dix ans, je crois) : il a donné un billet de cent à une infirmière, la petite Lisette, comme il l'appelle, pour qu'elle aille lui acheter un billet de Loto, un flash.

Il a gagné une super-cagnotte de soixante-six millions.

## *Post-scriptum*

*(Ce livre comprend des citations, souvent modifiées voire anamorphosées, de : Honoré de Balzac, Charles Baudelaire, René Belletto, la Bible, François Bon, Céline, François-René de Chateaubriand, René Char, Eric Chevillard, Cicéron, Colette, Denis Diderot, Euripide, Marco Ferreri, Gustave Flaubert mais le moins possible, La Fontaine, Sigmund Freud, André G., Olivier Gallet, Anne F. Garréta, Homère, Internet, Mme de La Fayette, Michel Leiris, Marie Louise, David Lynch, Herman Melville, Henri Michaux, François Mitterrand, Michel de Montaigne, Vladimir Nabokov, Blaise Pascal, Gargas Parac, Georges Perec, Gurgus Puruc et surtout Gyrgys Pyryc. Mais aussi de Marcel Proust, François Rabelais, Arthur Rimbaud, Paul Scarron, Stendhal, Laurence Sterne, Élise Viguière, Dominique de Villepin et Marguerite Yourcenar. Les citations de Raymond Queneau ont été, ponctuation exceptée, fidèlement restituées.)*

---

Achévé d'imprimer en septembre 2006  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1954  
N° d'édition : 148086 – N° d'imprimeur : 06XXXX  
Dépôt légal : septembre 2006

*Imprimé en France*



Hélène Marienski  
**Rhésus**

Cette édition électronique du livre  
*Rhésus* d'Hélène Marienski  
a été réalisée le 11 août 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
en septembre 2006 (ISBN : 9782846821605)  
Code Sodis : N44393 - ISBN : 9782818004524